

MODES

NOUVEAUTÉS. DESCRIPTION DES TOILETTES

Il faut avouer que, pendant les chaleurs tropicales dont nous jouissons depuis quelque temps, les enfants seuls sont heureux! Avec leur petite chemise décolletée et le pantalon court de rigueur, une simple robe anglaise forme toute leur toilette. Peut-on rien imaginer de plus confortable? Grand plastron-tablier devant, dos allongé et volant plissé en guise de jupe: tel est ce modèle de robe bien connue. Un plissé balayeuse bordant le bas et posé à l'envers simule la jupe de dessous. Il n'est pas jusqu'à la ceinture de ruban qu'on n'ait trouvé le moyen de placer sans occasionner la moindre gêne, le moindre souci pour l'enfant; elle est en effet maintenue par deux pattes fixées au bas de la taille sur les coutures de côté: de cette façon, il n'y a pas besoin de la serrer.

Nous admirons franchement l'heureuse inspiration à laquelle est due la création de la robe anglaise, d'où découlent une infinité de types qui ne sont, après tout, que des éditions revues, corrigées, augmentées même... avec plus ou moins de bonheur! Les enfants ont enfin aujourd'hui un costume qui leur est propre; ils ne figurent plus de petits bonshommes ou de petites bonnes femmes, comme ils l'étaient autrefois, alors qu'on affublait les pauvres petites filles de l'affreuse crinoline (dont il ne faut pas trop dire de mal, paraît-il). On jugera du costume actuel par les deux gracieux modèles que nous allons citer.

L'un deux, destiné à une petite fille de six ou sept ans, est en zéphir à fond blanc et petits carreaux sur carreaux de nuance bois. Plastron plissé sur le devant, encadré par un volant festonné de coton caroubier; même garniture autour du corsage décolleté, ainsi qu'au bas des manches duchesse. Ceinture de ruban caroubier, nouée au bas du dos et retombant sur le plissé. Comme chapeau, un paillason à passe enlevée et doublée de velours noir, avec cocarde de ruban caroubier sur le côté et petit bouquet de cerises au sommet de la calotte.

Le second costume, pour petite fille de sept à neuf ans, est en foulard bleu. Sa forme est presque celle du paletot demi-ajusté;

chaque pièce est plissée très-finement, les plis retenus en dessous par des lignes de cordons et chaque couture lisérée d'un cordon bleu pâle. Trois volants, plissés en « coup de vent » et bordés comme le reste, complètent le bas du milieu du dos. Les manches sont plissées sur toute leur longueur et s'ouvrent à la couture du coude pour laisser sortir un frou-frou de plissés bordés de bleu. La robe se ferme derrière par de petits boutons bleus, et le corsage,

décolleté en carré devant, est encadré d'une petite ruche chicorée double, faite de soie bleue et de soie blanche. — Chapeau de paille de riz blanche, doublé de foulard bleu. Un flot de bouclettes de velours noir orne le sommet de la calotte; il est fixé par des bluets.

Pour les bébés de deux à trois ans, on fait des robes princesse décolletées et sans manches; ces robes sont composées de bandes de linon ou de zéphir (rose, bleu ou rouge) alternées d'entre-deux de broderie anglaise, blanche ou de couleur assortie. Un volant de broderie et un plissé d'étoffe font le tour du vêtement, dans le bas et dans le haut, ainsi qu'à l'entournure, où la garniture tient lieu de manches. Quelques nœuds de ruban, gentiment disposés çà et là, augmentent encore la grâce du modèle.

La saison des voyages, dans laquelle nous sommes entrés, amène tout naturellement avec elle des créations de vêtements particuliers à l'époque et qui peuvent être compris dans la catégorie des modèles de demi-saison. La jaquette, entre autres, y

occupe le premier rang; la forme en est tout à fait masculine et rentre absolument dans le « genre tailleur ». Deux pièces forment le dos, avec deux petits côtés (ancien modèle). Le milieu du dos donne toute la longueur voulue et s'ouvre dans le bas, tandis qu'aux petits côtés et aux devants vient s'ajouter une longue basque qui en complète la longueur; la couture de raccord, bien aplatie à l'aide du fer, cambre ou ne peut mieux la taille. Cette couture est le point capital de la nouvelle coupe que nous signalons à nos lectrices, et nous la retrouverons dans bien d'autres modèles de corsages ou de robes. La jaquette se ferme tantôt tout



P. N° 430. — CHAPEAU Henri II.

(Dessin de M. E. PRÉVAL.)

droit, par une simple ligne de boutons; tantôt, et le plus souvent, elle est ouverte en châle par un col à revers, de façon à laisser le gilet à découvert. Ce dernier se laisse apercevoir encore vers le bas, lorsque le vêtement a subi l'écart voulu. Une autre particularité à porter au compte de la jaquette, c'est que la couture qui réunit la basque au dos, dans la longueur, simule la poche d'homme, c'est-à-dire qu'elle forme un pli avec patte garnie de boutons.

Voici une combinaison de costume dans l'ordre d'idées que nous venons d'émettre: — L'étoffe est en casimir de laine, de ton « cocher ». La jupe courte et la tunique drapée sont ornées de biais lisérés de faille bleu marine. Gilet de faille bleue et jaquette de casimir. La jaquette est ornée d'un col à revers, de poches de côté, ainsi que de derrière, et de parements aux manches, le tout en faille bleue.

Le corsage *bébé*, qu'il soit plissé ou coulissé, continue d'être porté avec frénésie; on n'en sort plus avec les zéphirs légers, les mousselines diaphanes et les gazes vaporeuses. Par les temps de grande chaleur, on supprime toute sorte de lingerie avec ce corsage; on la remplace par un col à la Colin, de même étoffe, monté au tour de cou et qui s'ouvre en châle. Une petite valenciennes voltige sur les bords du col et se répète au volant de la manche duchesse.

La ceinture ronde est plus que jamais en vogue, et le luxe, qui ne perd jamais l'occasion de se produire, se retrouve dans les boucles; il y en a en nacre gravée ou sculptée, en argent ou en or plus ou moins ciselé, etc. On en trouve, à la vérité, de plus simples, et dans le nombre nous indiquerons les boucles de nacre ordinaire, un peu grisâtre, lesquelles ne visent pas à l'effet et sont pour cela d'un « porter » agréable, outre qu'elles ne coûtent pas cher.

Un mot à propos des gants longs, devenus l'indispensable complément de la manche presque courte qu'on porte cet été. Nous signalerons à nos lectrices un gant de fil d'Ecosse, dont la haute manchette est à jour. Les femmes les plus élégantes le portent à la ville, aussi bien qu'aux eaux et à la campagne. Aux bals de casinos, c'est le gant long de Suède qui a toutes les faveurs; mais il va sans dire qu'il doit être blanc.

Une des particularités de la mode actuelle, à propos du gant blanc, c'est qu'on n'a plus besoin d'être en toilette de cérémonie ou de soirée pour le porter. Le gant blanc, à cinq boutons, est reçu aujourd'hui à la ville et à la campagne avec n'importe quel costume de fantaisie, fût-il même en toile. Cela durera... ce que durent les capricieux décrets de la mode.

Une autre nouveauté à enregistrer pour le plus grand profit de la coquetterie, c'est le bas à jour. La mode ne se contente plus du joli bas de couleur, en fil d'Ecosse ou en soie, à rayures pékin de deux tons, ni du bas de nuance unie, avec broderies en flèche sur les côtés, etc. etc.; ce qu'il lui faut aujourd'hui, c'est la combinaison de ces différents genres, avec des dessins à jour, d'un travail merveilleux. En tout blanc ou tout noir, on dirait des bas de dentelle.

Comment voulez-vous, après cela, qu'on renonce aux souliers découverts et aux bottines à barrettes?

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 430.

CHAPEAU Henri II. — Paille ondulée, calotte haute et plate, avec une passe très-étroite. Un ruban de nuance « sel gris », à doublure bleu pâle, entoure la calotte. Deux plumes, de tons assortis aux deux nuances du ruban, ornent le côté de devant; elles sont fixées par une aigrette de ton

DG. N° 921.

TOILETTES DE CASINO. — 1. Costume princesse en taffetas lilas et foulard mauve et violet. Tout le milieu de devant est en foulard mauve et froncé; il est terminé par un dentelé qui repose sur un volant de foulard violet plissé. Le haut du corsage se rapproche sous un large flot de ruban violet; le corsage s'écarte ensuite pour laisser voir le plastron, puis ses bords se réunissent de nouveau à la taille. Des rubans relient les deux parties du devant sur le tablier, en formant deux nœuds flots. Manche à sabot, terminée par un volant de foulard plissé. Le bas de la traine est dentelé et garni de plissés comme le plastron. — Lingerie festonnée. — Chapeau de paille, garni de ruban violet et d'un piquet de mauves placé derrière. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

2. Habit à traine, en faille loutre, et jupon de taffetas abricot. Ce dernier est plissé à plis creux et garni de quatre volants de faille loutre plissée; l'un de ces volants appartient à un petit tablier de taffetas abricot qui est drapé sur les côtés. Une belle broderie suit les bords de l'habit et tourne devant pour orner la basque ainsi que l'ouverture en châle du corsage. Écharpe de faille abricot drapée au milieu de l'habit, où elle forme une large coque qui passe à travers un anneau; l'écharpe retombe ensuite jusqu'au bas de la traine. Manches de faille abricot, entourées de plissés loutre. — Lingerie ouverte et cravate en flot. — Chapeau de paille à passe inclinée devant et bavolet relevé derrière. Bordure de faille et ruban loutre, avec piquet et cache-peigne de cerises mélangées d'œillets blancs. — Prix du patron épinglé: 6 francs.

3. Costume princesse en fantaisie de laine mastic de deux tons et faille caroubier sombre. Le bas de la robe est ouvert par trois quilles de faille rapportées en dessous; des brandebourgs relient les bords de ces quilles; ils sont formés de galon passementerie, de ton assorti. Un nœud de ruban caroubier fixe l'angle aigu de chaque quille. Même disposition de brandebourgs sur les pinces du corsage. Le décolleté carré est encadré d'une parure plissée en crêpe lisse et dentelle noire. Bande de faille sur la couture de manche, avec brandebourgs et nœud dans le bas. — Chapeau *Trianon* en paille ondulée, garni de pensées variées. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

4. Costume de faille bistre et bleu pâle, avec fantaisie laine et soie très-légère, de nuances assorties à celles de la faille. — Faux jupon de faille bistre dans le bas devant, les côtés compris. — Robe princesse en fantaisie légère, décolletée en carré, avec parure de dentelle blanche sur les bords; cette parure est retenue à l'angle du décolleté par une cocarde de petits rubans de mêmes nuances. Trois cocardes semblables, entremêlées de dentelle, ornent le milieu du devant. Le côté droit de la robe s'ouvre sur le faux jupon; une dentelle blanche de Flandre borde cette partie, ainsi que le bas de la traine; celle-ci est toute bouillonnée. Une bande de faille bleue, recouverte de dentelle blanche, forme un large coquille sur le côté droit. — Manches duchesse entourées d'un parement à double volant de dentelle, avec cocarde vers le coude. — Chapeau de paille anglaise, genre cloche, avec bavolet relevé. Un volumineux cache-peigne de roses moussues orne le derrière du chapeau. Groupes de fleurs semblables autour de la calotte. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

5. Costume de faille bronze et foulard Pompadour. — Jupon court en faille, entouré d'un volant Pompadour rehaussé de fine dentelle de Mircourt. Un biais de faille bronze souligne la tête du volant; ses bords sont lisérés de vert réséda et de mandarine. Une tunique Pompadour recouvre la jupe derrière; le bord inférieur est garni d'une dentelle. Écharpe Pompadour également entourée de dentelle et drapée tout autour du jupon, en passant sur la hanche droite; ses extrémités se croisent dans le bas de la couture du côté gauche. — Corsage de tissu Pompadour, avec plastron de faille et décolleté carré; ce plastron, fait de même étoffe que le jupon, se confond avec lui. Des brandebourgs relient les bords du corsage sur le plastron; ils sont en faille bronze, avec lisérés réséda et mandarine; chaque brandebourg est fixé au corsage par de larges boutons de nacre de deux tons. Collet de faille bronze, recouvert par un fichu de mousseline-crêpe lisse dont les bords sont rehaussés de dentelle. Les manches, en faille bronze, sont ouvertes jusqu'au coude et tous les bords garnis de dentelle. — Chapeau, genre *Gainsborough*, en paillason. La passe, large et relevée d'un côté, est doublée de faille assortie au fond Pompadour de la robe. Guirlande de fleurs des champs autour de la calotte. — Prix du patron épinglé: 8 francs.



1536

Jules David

A. Leroy imp. r. des Mathis. 86.

Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3

Etoffes et Nouveautés des Grands Magasins de la Ville de S^t Denis, Faubourg S^t Denis, N° 35.

Coiffures de M^{lle} Koenig, Adolphe, s. Monnaie, 19. Tailleurs et Courseurs de P. de Plumet, s. Vivienne, 33.

6. Costume court en zéphir rose. — Jupon entouré d'un volant plissé à larges plis. Tunique à rayures (rose et rouge), bordée d'une haute bande de zéphir cardinal; l'extrémité de la bande remonte sur le côté pour soutenir un relevé de la tunique; nœud de cordelière avec glands sur les plis. — Petite veste en zéphir cardinal, très-évasée devant sur une guimpe de linon blanche; cette dernière est garnie de petits plis et d'une ruche double formant fraise. Le corsage est croisé à la taille, où il se ferme par un seul bouton. Parement de zéphir rose uni au bas de la manche. — Chapeau *Trahan* en paille ondulée. La passe est plate sur les cheveux, et la calotte entourée d'un ruban rouge cardinal noué derrière, avec boucle d'or sur le côté. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

7. Costume de linon rose et blanc, pour petite fille de cinq ans. — Le devant est de forme princesse, avec garniture de boutons de nacre; le dos à longue taille, avec jupon plissé. Ceinture de ruban rouge cardinal nouée derrière. — Paletot sans manches, en linon blanc, ouvert devant par de longs revers que fixent des boutons de nacre. — Col marin en toile empesée. — Chapeau cloche en paille, garni de fleurs des champs. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1536.

TOILETTES DE CASINO. — 1. Costume de linon à rayures bleu, blanc, gris et havane, pour jeune fille de dix-huit ans. — Jupon court, tout plissé à petits plis, fixés à la ceinture qui relie le jupon au corsage. Ce dernier est également plissé. Volant de dentelle écru au bas de la robe; coquillé de même dentelle sur le devant, dans toute sa hauteur, avec flois de rubans assortis. Pierrot de linon plissé et de dentelle, fermé par un nœud. Manches duchesse, garnies d'un bracelet de ruban et d'un nœud. Ceinture ronde en ruban, nouée derrière; longs bouts flottants, de deux tons de bleu, se terminant par un large nœud sur le côté. — Lingerie plissée. — Chapeau rond en paille belge, entouré d'une couronne de fleurs des champs. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume princesse en faille rose et mousseline blanche. — La robe est toute en faille et à longue traîne entourée d'un volant plissé. Une seconde robe de mousseline fait corps avec la précédente. Coquillé de valenciennes sur le milieu des devants, avec encadrement d'entre-deux de broderie. Trois garnitures, composées d'un plissé de mousseline rehaussé de dentelle, ornent le côté du tablier et tournent derrière. L'autre côté est garni de pattes de mousseline et dentelle. Une échelle de nœuds de ruban rose suit les pattes et descend en ligne un peu biaisée jusqu'au bas de la jupe. Par derrière, la tunique est poudée et tous ses bords sont ornés de plissés de mousseline rehaussés de dentelle; un large nœud de ruban rose en relie les draperies réunies sur le côté. Manches duchesse rayées d'un entre-deux de broderie, avec volant plissé et nœud de ruban. Col ouvert en châle, tout en mousseline plissée, rehaussé de dentelle et fermé par un nœud. — Chapeau de paille de riz, à passe légèrement relevée en diadème, avec bandeau de soie rose et perles blanches; une guirlande de fleurs de pommier entoure la calotte et fait traîne derrière. Bas de soie rose à jour, souliers de couil et barrettes roses. Prix du patron épinglé : 8 francs.

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au présent numéro contient les six modèles suivants :

1. Corsage et tunique, d'après la gravure coloriée n° 1537 C (fig. 3), qui sera annexée à notre numéro du 10 août.
2. Polonaise-habit, d'après la gravure coloriée n° 1539 (fig. 2), qui sera annexée à notre numéro du 17 août.
3. Fichu *Marie-Antoinette*, pour toilette de promenade.
4. Corsage à braudebourgs, d'après la gravure DG. n° 921 (fig. 5), qu'on trouvera dans le présent numéro.
5. Veste-habit, d'après la gravure DG. n° 921 (fig. 6).
6. Costume de bains de mer, d'après la gravure G. n° 923 (fig. 3), publiée dans notre numéro du 20 juillet.

Description de la figurine coloriée L, n° 178.

Annexe spéciale à l'édition n° 4.

TOILETTE DE DEMOISELLE D'HONNEUR. — Robe princesse en faille rose, à longue traîne carrée et rajoutée avec une ampleur double du lé de derrière auquel elle est réunie. Un volant plissé suit le bord inférieur de la robe, surmonté d'une large ruche effilochée formant marabout. Echarpe-tunique drapée en lavandière autour de la robe et garnie de ruche; cette écharpe se termine de côté d'une façon très-naturelle, son extrémité rentrant sous elle-même. Le corsage décolleté en carré et les manches duchesse sont garnis sur tous leurs bords de plissés et de ruches effilochées. — Capote de paille gris argent; la passe doublée de rouge et garnie d'un bouillonné de faille rose. Plume rose et boutons de coquelicot sur le dessus; ruban étroit, rose et rouge, derrière et en brides. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

CHRONIQUE MONDAINE

Paris, rendu inhabitable par la chaleur, se dépeuple à vue d'œil. L'émigration est générale et il semble que la fureur des déplacements gagne tout le monde. Nos *watering-places* les plus en vogue, comme nos stations thermales les plus humbles, peuvent s'attendre à un véritable débordement de visiteurs, tant l'empressement à fuir Paris est vif et unanime. Chaque jour les départs se multiplient. Le bienheureux chemin de fer de l'Ouest emporte quotidiennement des milliers de touristes vers les bords de la mer et les côtes si pittoresques de la Bretagne; la ligne du Nord conduit à Boulogne, — cher aux Anglais, — à Spa, à Ostende, et aussi en Angleterre, où la saison de Londres est à son déclin. Là, on va partir pour Scarborough, pour Brighton, pour l'île de Wight.

La maréchale de Mac-Mahon et ses enfants sont partis pour Deauville, où ils habitent la villa de la duchesse de Sesto et mènent la vie la plus simple. Après avoir installé les siens dans cette résidence, le maréchal est revenu à Paris. Chaque semaine, il se rendra pour quarante-huit heures à Deauville, faisant ainsi de la villégiature par intermittences.

Des bains de mer, des promenades aux environs dans un poney-chaise, dont M^{me} Marie de Mac-Mahon ne dédaigne pas de tenir parfois les rênes, les petits jeux, le soir, et un peu de musique, voilà toute l'existence, à Deauville, de la famille du Président de la République.

À la campagne, on retrouve le mouvement hospitalier et les manifestations de vie élégante qui font défaut à Paris. Ainsi, chaque soir, dans certaines résidences où sont réunies des séries d'invités, au moment de s'habiller pour le dîner, les hommes trouvent dans leur chambre un petit bouquet de fleurs artistiquement fait pour être placé à la boutonnière.

Cet usage est renouvelé de ce qui se passe en Angleterre, le vrai pays, il faut le reconnaître, de l'hospitalité châtelaine. Les fleurs jouent là-bas un rôle considérable : hommes et femmes ont leurs bouquets en permanence. Les fleurs, chez ce peuple qui ne porte point de décorations, deviennent l'ornement par excellence. Le prince Arthur, même en uniforme, ne manque jamais d'avoir une fleur à sa boutonnière. Ce n'est peut-être pas beaucoup d'ordonnance, mais c'est fort élégant.

Au théâtre, il n'est presque pas de femmes qui ne soient pourvues d'un bouquet, qu'elles lancent à la fin de la représentation à l'artiste en vogue. De là, sur les scènes anglaises, ces monceaux fleuris dont nos théâtres français n'ont aucune idée. Souvent les spectatrices se font précéder dans leurs loges de leurs bouquets, si bien qu'avant le lever du rideau les galeries du théâtre semblent une véritable guirlande.

La vie de château, jusqu'à l'ouverture de la chasse, se passe en général dans l'intimité. On se reçoit entre voisins, sans appareil, et les salons restent voués aux parties en famille et aux jeux innocents. Tout au plus, de temps à autre, improvise-t-on une sauterie au piano ou la représentation d'une charade entre deux paravents. Les petits travaux artistiques bénéficient de cette accalmie.

La nouveauté du moment est de coller sur des tentures des chimères, des oiseaux, des fleurs de Chine ou du Japon, qu'on rehausse de broderies d'or ou d'argent. On peint aussi sur étoffe, mélangeant les peintures aux broderies, et l'on forme, par ces combinaisons, des tentures d'un luxe et d'une originalité merveilleux.

C'est tout un passe-temps nouveau et charmant pour la vie châtelaine, auquel le pinceau masculin peut prendre part en même temps que l'aiguille féminine, et où chacun trouve ainsi son attrait.

Au point de vue de la mode, on en est à l'or et à l'argent jusqu'à l'éblouissement. C'est un délire de dorure. On ne voit que broderies d'or, même pour les costumes du matin. Les piqûres en soie de couleur ont aussi une grande vogue, non moins que les arabesques de ton tranché à la russe. Très-jolies aussi, comme garnitures, les dentelles de chenille et les effilés floconneux comme de la plume.

La plume joue, d'ailleurs, un très-grand rôle dans les modes de cet été. Il n'y a pas à s'en plaindre, et, cette fois, la mode a raison. Rien de plus seyant et de mieux fait que la plume pour la parure féminine. En donnant aux femmes les plumes et les fleurs, la nature les a dotées des ornements par excellence.

On fait, entre autres choses, des chapeaux tout entiers en plumes de faisan ou de lophophore, — comme on en fait, d'ailleurs, tout en fleurs, — qui sont de véritables merveilles. Les garnitures de plumes de pie, d'oiseaux aquatiques, qu'on marie avec des broderies, offrent aussi de précieuses ressources pour les toilettes.

La baronne Alphonse de Rothschild portait l'autre soir, au Cirque, un manteau où les bandes de plumes s'harmonisaient avec des broderies d'une extrême élégance et de distinction achevée.

La haute société européenne est occupée, en ce moment, de deux grands mariages, bien faits pour attirer une attention sympathique. M. Henri Greffulhe, fils du comte Charles Greffulhe, et dont la mère est sœur du duc d'Estissac, épouse Mlle de Chimay, l'aînée des filles du prince Joseph de Caraman-Chimay et de la vicomtesse de Montesquiou-Fezensac.

D'autre part, M^{lle} Andrassy, fille du célèbre ministre autrichien, épouse le prince Alfred de Montenuovo, fils du prince Guillaume de Montenuovo et de la comtesse Julienne Batthyani, morte il y a sept ans.

Le prince Guillaume de Montenuovo est né du mariage de l'impératrice Marie-Louise avec son chevalier d'honneur et premier ministre, lors de son règne sur le duché de Parme, le maréchal comte Adam de Neipperg, créé prince de Montenuovo par l'empereur d'Autriche en 1644.

De son mariage avec Marie-Louise, le comte de Neipperg eut encore une fille qui épousa le comte San Vitale. La comtesse, en dépit de son origine, adopta avec ardeur la cause révolutionnaire en 1848. Elle fut marraine du drapeau tricolore national et se mit à la tête du cortège lors des funérailles des habitants tués par les troupes ducales. Son mari devint sénateur italien.

Le comte de Neipperg était veuf de la comtesse Pola, qui lui avait donné quatre fils, lorsqu'il épousa Marie-Louise. C'était un diplomate consommé et un valeureux soldat. Il portait au front un bandeau noir : un coup de feu l'avait fait borgne.

On assure qu'à l'occasion du mariage de sa fille, qui le rend

allié de la famille impériale, le comte Andrassy sera élevé par l'empereur François-Joseph au rang de prince. Ce sera sa part de bénéfice dans l'œuvre du congrès de Berlin.

BACHAUMONT.

L'EXPOSITION A VOL D'OISEAU

IV

Voici la joie des enfants, les prodiges de la mécanique, les merveilles de la Noël ou du jour de l'an, les mille et un objets qui passent éblouissants à travers vos rêves, jolis bébés blonds et roses que nous voyons collés aux vitrines et regardant avec vos grands yeux naïfs et un peu cupides.

Ah! ah! tout cela vous fait envie, mes beaux yeux; et ces poupées magnifiques, grandes dames ou simples bourgeoises, humbles paysannes ou malignes soubrettes, ces beaux trousseaux, ces belles chambres, ces belles robes, ces beaux bijoux, tout cela vous attire, vous captive, vous cloue au sol. — Et toi, garçonnet, te voilà en arrêt devant cette armée en marche : simples pioupious, cuirassiers avec la crinière au vent, artilleurs, canons et vivandières, dont tu voudrais bien être le général; et là-bas, c'est un équipement militaire dont tu penses certainement qu'il irait bien à ta taille, des fusils qui ne seraient point trop lourds à ton épaule, des sabres qui feraient un fier effet à ton côté.

Ah! mes beaux messieurs, mes jolies demoiselles, ouvrez les yeux, tendez la main : c'est votre exposition à vous; ici, vous êtes chez vous.

Pendant que nous en sommes encore à réclamer de nos grandes compagnies de chemins de fer des améliorations dans leur matériel et des perfectionnements que nous ne connaissons que pour en voir la réalisation dans les sections étrangères, M. Garon construit des trains entiers, avec locomotive, tender et wagons de tout genre, lesquels, grâce à un ingénieux mécanisme d'horlogerie, marchent tout seuls. Il nous semble même, en vérité, voir des voyageurs aux fenêtres!

Les jouets de cette sorte ont un grand succès auprès de l'enfance, surtout ceux qui lui semblent animés par quelque âme mystérieuse. L'enfant aime particulièrement la reproduction de ce qui le frappe. Combien de fois son imagination n'a-t-elle pas été mise en éveil par la vue d'un train filant sur les rails à toute vapeur? Eh bien, grâce au train-miniature doué de la marche mécanique, voilà l'enfant passé mécanicien, conducteur.

Pour un peu, le voilà aussi passé conducteur de tramway, si on lui fait cadeau de ce joli tramway que nous apercevons dans la même vitrine et qui est de la plus exacte vérité; la forme de la voiture, l'attelage, les voyageurs, le cocher, le conducteur, c'est cela, absolument cela; on pourrait croire que quelque habile magicien des contes bleus a touché de sa baguette un vrai tramway de la compagnie et qu'il l'a du coup rapetissé de façon à le faire entrer sous verre.

Et ce n'est pas tout. Pour les jeunes ménagères, voici les fourneaux et les batteries de cuisine avec lesquels on fera la dinette. Pour les jeunes garçons qui ont des dispositions à imiter l'Auvergnat, voici une belle voiture de porteur d'eau. Pour ceux qui, dans un âge si tendre, ont le goût du sport, voici des attelages fringants, des coupés, s'il vous plaît, des voitures avec des chevaux. Il n'y a plus qu'à faire claquer son fouet.

Tout cela très-joli, très-soigné, bien peint, bien décoré, prêtant absolument à l'illusion. C'est ce qu'il faut chercher, d'ailleurs, en matière de joujoux comme en matière de théâtre; ajoutons que ce n'est point cher. Pour ce genre de joujoux, nous étions autre-

fois les tributaires de l'Allemagne; aujourd'hui, grâce aux procédés de l'inventeur, nous faisons mieux qu'elle et moins cher. Aussi nos jeunes sportsmen de cinq ans se peuvent donner le luxe de remonter fréquemment leur écurie; ils ne ruineront pas leur famille.

* *

Deux vitrines font face l'une à l'autre. Ici les fusils de M. Andreux pour le sexe fort, là les poupées de M. Jumeau pour le sexe faible.

Le premier, qui a créé le fusil scolaire, ne s'est pas borné à cette spécialité. Il aime les travaux de la guerre; il aime également ceux de la paix. Pistolets, canons, batteries, sabres, épées, arbalètes, représentent la guerre! Voitures, brouettes, tonneaux d'arrosage, instruments de culture, outils de jardinage... voilà pour la paix. L'inventeur semble avoir pensé à l'aphorisme célèbre: *Si vis pacem, para bellum*. « Si tu veux la paix, soit prêt à la guerre. »

Instruire de bonne heure l'enfant au maniement des armes, c'est le moyen d'en faire un bon soldat en cas de guerre; lui mettre de bonne heure entre les mains des instruments de culture, c'est le moyen d'en faire un utile citoyen en temps de paix. Les premières impressions sont les plus fortes et les plus durables. Il faut donc que l'enfant s'instruise en s'amusant; il faut que le jeu rentre dans le système général de l'éducation: éducation toute nouvelle, née des récents malheurs de la patrie.

Avec les petites pièces d'artillerie de M. Andreux, rien de plus facile que d'apprendre l'école du canon et les principes de la balistique; avec les instruments aratoires réduits aux proportions voulues, on donne à la jeunesse le goût de la culture, on lui enseigne l'amour de la terre et la notion de ce qu'elle produit. Il y a là de quoi faire le bonheur de tout le monde, depuis l'enfant du riche jusqu'à l'enfant du pauvre.

* *

Voilà pour ces messieurs. Et maintenant, au tour de ces demoiselles.

Ah! la merveille! Pour ces jeunes imaginations, ce doit être la huitième merveille du monde que cette réception tout à fait mondaine entre poupées grandes dames, et que cette matinée enfantine entre poupées petites filles. Ici, le salon de réception. C'est tout à fait l'illusion d'une brillante fête; ces jolies dames, sans doute les mamans, sans doute les grandes sœurs, sont posées au milieu d'un salon meublé avec un goût parfait, l'une causant avec celle-ci, celle-là se penchant vers cette autre, une troisième arrangeant quelques détails de sa toilette. C'est vivant, c'est animé; il est vraiment incroyable qu'on ait pu installer dans si peu d'espace tant de poupées, dont chacune a l'allure juste, l'attitude naturelle, sans qu'elles soient pressées les unes contre les autres, sans que leurs toilettes jurent, sans que l'harmonie de l'ensemble soit troublée par une seule note criarde. C'est un chef-d'œuvre d'art et de composition; il semble que la main d'une fée ait présidé à cet artistique arrangement et ait assorti ces ravissantes toilettes qui se fondent dans un tout harmonieux. Il n'est pas possible que ce ne soit pas une fée qui ait accompli ce tour de force, et beaucoup de bébés, que nous voyons là en extase, croient comme nous à un coup de baguette magique.

Dans le jardin, des enfants s'amusent. Il y a les garçons turbulents qui grimpent en haut des arbres, et les demoiselles sérieuses qui se font des confidences. De bons bébés, plantés sur leurs petites jambes, regardent faire messieurs leurs frères et causer mesdemoiselles leurs sœurs. C'est un vrai tableau de genre, pris sur le vif et rendu avec un bonheur rare. L'installation du jardin est aussi étonnante. Ce lierre qui court le long de la vitrine et

ces bosquets verts sont tout à fait nature, et le cadre est digne du tableau. Il paraît que toute cette installation de salon et de jardin n'a pas coûté à l'exposant, M. Jumeau, moins de 12 000 francs. Cela ne nous étonne point.

Beaucoup de ces demoiselles, qui entr'ouvrent l'estomac de leurs poupées pour voir ce qu'il y a dedans, ne le feraient pas, nous en sommes certain, si elles savaient ce que coûte de travail une poupée comme celles-ci. Ici, on fait la tête, on la peint; là, des émailleurs font les yeux; ailleurs on coupe, dans la peau préparée à cet effet, les bras, les jambes, la poitrine, et ailleurs on les coud; puis on la remplit de son; puis, sur le corps, on met la tête; puis, sur la tête, on met une perruque en poil de chèvre du Thibet. Enfin, voilà un nouvel être conçu et mis au monde... on l'habille.

Celle-ci, c'est la poupée ordinaire. Il y a aussi la poupée articulée, le bébé incassable, qui ont grand succès.

Et c'est ainsi, mesdemoiselles, que se font toutes ces poupées dont vous voulez être les petites mamans. Vous voyez qu'il y faut bien du temps, bien des soins, bien de la peine. Ainsi donc, aimez bien vos filles!

André TREILLE.

— GERSCHEN-NAAR

Il y a pour toute l'humanité un fonds commun de contes, d'anecdotes, de saillies, qui diffèrent assez peu de pays à pays.

Chez les juifs d'Alsace, on prête à un type nommé *Gerschen-Naar* (Gerschen le Fou) une foule de naïvetés assez semblables à celles que nous attribuons à notre Calino.

En veut-on quelques-unes, à titre de comparaison?

On envoie Gerschen-Naar à la boucherie :

— Tu achèteras du veau, lui dit sa maîtresse, et tu prieras la bouchère de te donner sa recette pour l'accommoder, dont ma voisine m'a dit merveille hier.

Gerschen-Naar achète le veau et se fait communiquer la recette.

Comme il revient nonchalamment, un gros chien happe la viande que Gerschen-Naar tient à la main, et s'enfuit.

Gerschen-Naar, sans s'émouvoir, hausse les épaules de pitié :

— Cours, cours, pauvre bête, lui fait-il; tu as le veau, oui... mais la recette?

Gerschen-Naar est parti à pied pour aller chercher fortune à Paris. Mais, après quelques lieues à peine, il rencontre un de ses voisins qui rentre au village avec sa carriole.

— Vraiment, se dit-il, voilà une excellente occasion de revenir au pays sans fatigue. Je vais en profiter.

Et il se hisse à côté du voisin sur la carriole.

Ce retour imprévu désole le père de Gerschen-Naar.

— Nous allons être la risée de tout le village, dit-il à son fils. Je ne vois qu'un moyen de nous tirer d'affaire: je vais prier le voisin de garder le silence sur ton retour, et tu te tiendras caché pendant quinze jours dans le grenier. Quand tu reparaitras, nous dirons que, pris du mal du pays, tu as dû quitter Paris!

Deux ou trois jours après, Gerschen-Naar entend de sa cachette son jeune frère et d'autres enfants faisant un tapage épouvantable dans la maison. Impatienté, il se penche sur l'escalier :

— Ah! si je n'étais pas à Paris, méchants vauriens, leur crie-t-il, vous payeriez cher tout ce vacarme!

Paul COURTU.



PLANCHE DG. N° 921. — TOILETTES DE CASINO

Prix des patrons épinglés : 1^{re}, 4^e et 5^e fig., 8 francs ;

2^e fig., 7 fr. 50 ; 3^e fig., 7 fr. 50.



...TES DE CASINO (de M. E. PRÉVAL). — DESCRIPTION, PAGE 362.
 ...; — 3^e et 6^e fig., 5 francs; — 7^e fig., 3 francs.

CHIFFON

(NOUVELLE. — SUITE.)

— Ah ! belle Chiffon, cria Massakran, je serai toute ma vie ton serviteur...

— Et moi, ton esclave, interrompit le roi.

— Je passerai ma vie à tes pieds, dit Massakran.

— Et moi, répliqua le roi, je serai la poussière sur laquelle tu marcheras.

Le vieux Tapedru secoua sur le parapet sa pipe éteinte.

— Je crois, dit-il, que vous serez tous deux des imbéciles.

— Oh ! s'écria le roi indigné, en qui l'orgueil du sang royal se réveilla tout à coup. Tu oublies à qui tu parles, Tapedru.

— Je l'oublie si peu, dit le vieillard, que je vais, si tu veux, te raconter ce qu'on disait de toi dans la ville, il n'y a qu'un instant.

— J'espère, répliqua le roi en rougissant de colère, que l'on ne disait rien de moi qui ne fût parfaitement respectueux.

— Tu vas en juger, Majesté.

Ce matin, quand par la faute de Coco, — bien réparée maintenant, — ce scélérat de Massakran a fait jeter ma pauvre Chiffon dans la rivière, j'étais à la chasse. En rentrant, j'ai cherché ma fille. Plus de Chiffon. J'ai appelé Coco. Il est venu tout honteux, le museau barbouillé de miel; le goinfre était allé s'empiffrer dans la forêt. Il avait mis la patte sur une ruche bien garnie, et il s'était régalé comme le général Lucullus qui ne dina jamais à moins de cinquante mille francs par tête. Coco avait même cette supériorité sur le général qu'il se régalait sans payer; c'est le caractère de Coco.

Voyant sa mine pitieuse et ses remords, je lui dis : « Coco, où est Chiffon ? » Il ne répond pas. Je dis : « Coco, qu'as-tu fait de Chiffon ? » Même silence. Tout ça n'était pas naturel. Je lui dis : « Cherche-moi Chiffon ». Alors il se met à pousser un grand cri, il se jette dans mes bras en pleurant; oui, je dis bien, en pleurant, car c'est l'ours le plus sensible et le plus délicat qu'on puisse voir; je le repousse vivement, ce n'était pas le moment de faire des politesses; il retombe sur les quatre pattes, tourne la tête à droite, à gauche, aux quatre coins du ciel, flaire un peu, pousse un grognement de joie et me fait des yeux signe de le suivre. Je descends le long des rochers au bord de la rivière, je vois les restes d'un repas magnifique, des bouteilles cassées, des verres brisés, des os de poulet, des cuisses de dinde à demi mangées, des débris de jambon. On y voyait de tout, et même du crottin de cheval, marque certaine que des seigneurs avaient passé par là.

Un peu plus loin, je trouve les sabots de Chiffon, à vingt pas l'un de l'autre, — preuve qu'on les avait arrachés et jetés au hasard, car Chiffon est une fille soigneuse, qui ne laisse pas traîner ses sabots au premier endroit venu. Je commence à m'inquiéter.

Un brave homme, qui avait tout vu de l'autre côté de la rivière, me fait signe qu'il a quelque chose à m'apprendre. Je monte dans ma barque avec Coco, qui me regardait d'un air consterné.

— Pauvre Coco ! interrompit Chiffon en caressant doucement la tête de l'ours. Tu me regrettais, n'est-ce pas ?

Coco la regarda tendrement. Ses yeux avaient quelque chose d'humain. Il frotta son museau contre les pieds nus de Chiffon et poussa un petit grognement de joie intime et délicate. Dieu l'avait fait ours, ce qui n'est pas, croyez-le bien, ô mes amis, une condition inférieure à celle de l'homme; mais il l'avait doué d'un cœur aimant et d'un bon sens exquis. Connaissez-vous beaucoup de chrétiens de qui l'on puisse en dire autant ? Ajoutez qu'il avait le poil noir, luisant, épais et doux, comme un ours de race, de belles et bonnes dents, de fortes griffes, qu'il était bien proportionné depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité opposée, qu'il avait les mouvements prompts et gracieux, un caractère

aimable, quoique un peu concentré, un courage à toute épreuve, un esprit philosophique, et vous comprendrez l'amitié qui l'unissait à Chiffon et au vieux Tapedru.

Quand il eut frotté de son museau les pieds blancs et délicats de Chiffon, Massakran, qui vit sa distraction, essaya d'en profiter; il fit un mouvement brusque pour se relever et s'échapper; mais Coco, d'un coup de patte aussi pesant qu'un coup de marteau, lui aplatit si violemment le nez que ce pauvre prince en devint camard, l'aquiline qu'il était une minute auparavant. De plus, le sang coula en abondance.

— Je t'avais bien recommandé de rester tranquille ! dit Tapedru. Coco n'est pas endurant... Et toi, Coco, mon ami, ne frappe pas si fort. La vie de ce coquin est le seul gage que nous ayons contre tous ces gens-là.

Coco baissa la tête d'un air de repentir.

— Grand-père, dit Chiffon, qui avait l'âme généreuse et compatissante, si Coco reste assis sur la poitrine de son prisonnier, il l'étouffera.

— Il ne ferait que son devoir, dit Tapedru. Cependant, par complaisance pour toi, je veux bien faire quelques concessions. Qu'on aille me chercher une forte corde. Je vais lui lier les pieds et les mains, l'attacher à ce réverbère, et le laisser sous la garde de Coco...

En un clin d'œil, Tournapoint disparut et reparut, portant un paquet de cordes.

Tapedru ficela Massakran comme un saucisson de Lyon, l'attacha comme il avait dit, fit passer Chiffon derrière lui, de façon qu'on ne pût pas l'attaquer par surprise, plaça l'ours à l'avant-garde, et après avoir terminé ses dispositions stratégiques, reprit son récit en ces termes :

XII

— Le brave homme, qui avait tout vu de l'autre bord de la rivière, m'a raconté l'arrivée de ce gredin de Massakran et d'une centaine de scélérats qui le suivaient; les mêmes apparemment qui me regardent ici d'un air bête, et qui n'osent pas faire un mouvement de peur que Coco n'étrangle leur chef d'un coup de dent. Il m'a dit qu'on avait beaucoup déjeuné, beaucoup bu, beaucoup crié, et qu'après déjeuner on avait (ces seigneurs sont si joyeux !) cousu ma fille dans un sac de cuir et jeté le sac à l'eau... Est-ce vrai, cela, Chiffon?... Dis, est-ce vrai ? demanda le vieillard en s'interrompant.

— Tout à fait vrai, grand-père, répondit Chiffon. Et celui qui a donné l'ordre, c'est celui que mon ami Coco tient maintenant sous sa garde.

Massakran poussa un profond soupir.

— Je ne demande qu'à réparer mes torts, dit-il, et à faire de toi, Chiffon, la plus grande reine de l'univers, comme tu en seras à coup sûr la plus belle.

Tapedru reprit :

— Coquin, tu es furieusement heureux que Chiffon soit sortie de l'eau, car si par malheur...

Un geste terrible acheva sa pensée. Massakran, effrayé, cacha sa tête entre les pattes de Coco.

— Ah ! grand père, dit Chiffon, ne tuez personne à cause de moi !

— Nous verrons cela tout à l'heure, continua Tapedru. Je reviens à mon voyage...

Naturellement, quand j'ai su que le sac de cuir avait été jeté dans la rivière, j'ai pensé qu'en suivant le fil de l'eau je le retrouverais tôt ou tard. Je me suis donc laissé aller au courant jusqu'à la ville, à plus de cinq cents pas au-dessous de ce palais. Je demandais à tous les passants : Avez-vous vu un sac de cuir flotter sur l'eau ? Un d'eux m'a dit : « Un sac de cuir ? Quel sac ? Est-ce que c'est l'habitude dans votre pays de jeter les sacs de cuir à

l'eau ? Si j'avais du cuir de reste, je le porterais chez le cordonnier, et je m'en ferais une paire de bottes. »

J'ai laissé là cet imbécile qui faisait le gracieux, et je suis allé un peu plus loin, questionnant toujours, et personne ne répondant un mot de bon sens. Enfin, un vieux bonhomme un peu bavard, qui était assis devant sa porte, sur le quai, m'a dit :

— N'allez pas plus loin. Vous êtes descendu trop bas. Si quelque sac de cuir avait passé, je l'aurais vu le premier, car je n'ai pas quitté mon fauteuil et le devant de ma porte depuis neuf heures du matin.

— Vous vivez donc de vos rentes ? ai-je dit.

— A peu près. Je suis aubergiste et cafetier pour vous servir, comme vous voyez. Ma femme donne à boire et à manger dans la maison. Moi, je tiens la caisse, je reçois l'argent, je parle politique avec les voisins et les étrangers, je déjeune à sept heures, je dîne à midi devant ma porte, je soupe à six heures, je dors et je digère dans les intervalles.

Pendant qu'il parlait, tout à coup les tambours et les clairons ont retenti. La femme a crié :

— Pacôme ! Pacôme ! rentre vite.

Il s'est levé en criant :

— Je n'ai pas le temps, il faut que j'aille voir ce que c'est.

— Tu attraperas quelque mauvais coup, a dit la femme.

— Bah ! voilà quarante ans que tu me le prédis, et ça n'est pas encore arrivé, a répliqué Pacôme.

Alors il a pris son chapeau, sa canne, et je l'ai suivi. Au bout du pont, nous avons rencontré ce coquin de Massakran qui se faisait proclamer roi, et qui venait de faire tuer quelques pauvres soldats restés fidèles à son prédécesseur...

Ici le roi interrompit Tapedru :

— Comment ! s'écria-t-il, ce misérable a eu l'audace de faire tuer mes braves soldats !... Livre-le moi, Tapedru, livre-le moi, je veux le faire mettre à mort sur-le-champ.

— Patience ! dit Tapedru. A la vue de ce Massakran, j'ai soupçonné que c'était l'assassin de Chiffon. On m'avait parlé de sa cuirasse d'or massif, de son casque enrichi de diamants. Pour m'en assurer, j'ai dit à Pacôme :

— Qu'est-ce que c'est que ce grand prince ?

Pacôme a levé les épaules :

— Lui, un grand prince ! a-t-il dit. C'est le plus parfait brigand de ce pays ! Il n'est occupé qu'à faire du mal. Il tue, il pille, il vole, il commet tous les crimes.

Tout ça répondait au signalement de mon homme. J'ai dit encore :

— Est-ce qu'on le laisse faire ?

Pacôme a répliqué :

— On le laisse faire... si l'on veut. On n'ose pas l'empêcher. Sa mère était la vieille reine douairière, qui a fait tuer plus de gens qu'elle n'a de cheveux sur la tête...

— Oh ! l'insolent ! s'écria la reine douairière en interrompant le récit de Tapedru. Il mériterait !...

— Madame, reprit le vieillard, ce n'est pas moi qui ai dit cela, c'est Pacôme, et encore il s'est excusé sur ce qu'il l'avait entendu raconter dans toute la ville... Mettons qu'il a tort et n'en parlons plus. Consolez-vous d'ailleurs ; il en a dit bien d'autres du feu roi votre mari et de celui-ci, votre beau-fils...

— Je voudrais bien savoir ce qu'il a pu dire de moi, s'écria fièrement le roi. Je ne règne que depuis six semaines.

— Il a dit que tu n'étais pas foncièrement méchant...

— Ah ! ah ! Tu vois bien...

— Oui, mais que tu le deviendrais bientôt. C'est ainsi que ton père avait commencé, ni bon ni méchant, et il avait fini par faire étrangler les gens pour un mot de travers ou pour un geste... Il a dit que tu n'avais pas beaucoup d'esprit... que le sens commun n'était pas ton fort... que tu n'aimais pas le travail... que tu étais un peu poltron... que tu craignais toujours de te casser les

bras et les jambes... que tu n'étudiais rien... que tu ne savais rien... que tu n'aimais rien tant qu'un bon dîner... que tu jetais l'argent par les fenêtres...

— C'est parce que je suis généreux, interrompit le roi.

— Oui, tu es généreux, à ce que dit Pacôme, mais de l'argent d'autrui ; quand ta caisse est vide, tu doubles l'impôt... Enfin, si je faisais bien, je reprendrais Chiffon et mon ours, je rendrais la liberté à Massakran, je te mettrais en tête à tête avec lui et la vieille dame qui me regarde là-bas comme si elle voulait me faire pendre, et je laisserais le monde aller comme il va, c'est-à-dire tout de travers.

— Ah ! bon Tapedru, n'en faites rien, dit le roi. Sans vous, tout est perdu !

— Je ne me mêle pas de politique, dit le vieillard. Cependant, comme après tout il faut bien obliger son prochain, nous ferons un traité si tu veux.

— Tous les traités que tu voudras ! s'écria le roi avec effusion.

— Tous ! c'est trop, dit Tapedru. Quand on en fait tant, c'est parce qu'on n'y tient guère... Voyons, combien êtes-vous de prétendants au trône ?

— Deux seulement. Moi qui suis le roi légitime, et ce brigand qui est prisonnier de ton ours.

Tapedru bourra de nouveau sa pipe, l'alluma au moyen d'un briquet phosphorique, et se mit à réfléchir en poussant des bouffées de tabac vers le ciel.

XIII

Toute la cour gardait un profond silence. La reine douairière était debout. Les courtisans étaient debout aussi, mais un peu penchés en avant, dans une attitude pleine de respect. Les cavaliers étaient debout, tenant à la main droite le sabre nu, de la gauche leurs lances à la pointe dorée, et attendant l'ordre de tuer quelqu'un, n'importe qui, ce n'était pas leur affaire. On les avait engagés pour tuer, et ils étaient prêts à tenir parole, à faire leur métier. Le roi lui-même, debout, sans couronne, sans manteau royal, en simple veste d'été, sans pourpoint, comme s'il eût été près d'aller se baigner, regardait avec anxiété tantôt Chiffon, tantôt Tapedru de qui son sort dépendait et dont la mine sévère ne donnait pas de grandes espérances.

Chiffon, de son côté, debout comme les autres, mais plus curieuse qu'inquiète parce qu'elle ne craignait rien sous la garde de l'ours et de son grand-père, faisait des agaceries à Coco, tantôt lui tirant un poil de la moustache, tantôt le caressant doucement sur le dos et le flattant de la main comme un ami.

Coco grognait doucement et levait ses beaux yeux gris-jaune, spirituels comme ceux d'un vieux prêtre et joyeux comme ceux d'une jolie fille : lui seul était à son aise dans cette foule. Il ne s'ennuyait pas. Mollement couché sur le ventre, il regardait de minute en minute le pauvre Massakran qui n'osait faire aucun mouvement, de peur d'exciter sa colère. Il se voyait pour la première fois l'arbitre des destinées d'un grand peuple. Lui, quadrupède, il domptait les bipèdes et ne s'en montrait pas plus fier, étant trop philosophe au fond de l'âme pour prendre plaisir à cette sottise occupation de gouverner les hommes ou de leur faire peur. Enfin, il était mieux que roi, puisqu'il faisait ou défaisait les rois.

Une seule chose lui manquait, c'était son souper. Chiffon l'a dit et ne mentait jamais, Coco était gourmand, — gourmand et gourmet. Il aimait les bonnes choses, et en grande quantité. Or, depuis le matin, Coco n'avait rien pris, et, bien qu'on dise que les ours sont omnivores et qu'ils ne se privent pas de goûter la chair de l'homme, qui est une viande exquise au rapport des connaisseurs, celle de Massakran ne l'avait pas encore tenté. Il était pythagoricien et n'aimait que les légumes. Peut-être aussi la chair des princes est-elle dure et coriace.

Néanmoins, il lui tardait de quitter son poste et de rentrer dans sa forêt natale, où l'on trouve des pommes et des poires exquis, des oranges et des fraises parfumées, des ananas qui croissent sans culture, des melons, des grenades, des pastèques, des dattes mêmes, des figues, en un mot tout ce qui contribue au bonheur et fait le dessert d'un ours tel que Coco, contemplatif, délicat, spirituel et gourmand.

Comme il vit que Tapedru demeurait immobile, enfoncé dans ses réflexions, il prit la liberté de poser la patte sur le bras du vieillard pour l'avertir qu'il était temps de se décider à quelque chose.

— Ah ! c'est toi, dit Tapedru. Tu t'ennuies, mon pauvre ami. Prends patience. Dans une heure nous allons partir. En attendant, tu voudrais te rafraîchir, n'est-ce pas ? ..

L'ours baissa la tête et la releva deux fois en signe d'assentiment.

— Veux-tu de la crème ? demanda Chiffon.

Au mot de crème les petits yeux de Coco étincelèrent de plaisir. Chiffon connaissait son goût favori et le prenait par son faible.

— De la crème à cette horrible bête ! s'écria la reine douairière indignée. De la crème, pendant que mon auguste et malheureux fils...

— Comme il vous plaira, dit Tapedru, mais si vous ne donnez pas à Coco les rafraîchissements qu'il demande, Coco se vengera sur votre auguste fils comme vous l'appellez.

— Oh ! ma mère, s'écria Massakran, j'étouffe, donnez à cet ours de la crème, du sucre, des confitures, un lait de poule et tout ce qu'il voudra, mais faites vite ; je me meurs.

A ces mots, Tournapoint s'avança d'un air aimable.

— Si monsieur l'ours, dit-il en tendant le jarret et souriant d'un air agréable comme s'il avait voulu prononcer : « *Petite pomme* ; » si monsieur l'ours veut bien m'attendre quelques minutes, je lui promets la plus belle jatte de crème qui soit entre Paris et Pékin.

Coco fit signe qu'il voulait bien attendre et Tournapoint s'élança du côté de la laiterie du palais.

— Quel est ce nigaud ? demanda Tapedru.

— C'est un de mes amis, répondit le roi, qui me faisait sa cour à quatre heures, qui a fait sa cour à Massakran quand ce gremlin s'est proclamé roi, et qui fait maintenant, Dieu me pardonne ! sa cour à Coco.

— Il a raison, dit Tapedru. C'est Coco qui est maître à présent, et ceux qui veulent être du côté du plus fort feront bien de s'adresser à lui.

— Enfin, dit le premier ministre, qu'avez-vous résolu, seigneur Tapedru ? Tout le monde attend votre décision pour prendre parti. Nommez roi qui bon vous semblera ; mais, par Jupiter ! nommez quelqu'un, car il est trop dur de ne pas savoir à qui l'on obéira.

— Il est bien plus dur encore d'obéir, dit Tapedru. Mais puisque le hasard a mis ce choix dans mes mains, je veux en faire durer le plaisir. Il ne serait pas juste d'ailleurs qu'un homme seul décidât du sort de plusieurs millions d'hommes. Faites entrer le peuple dans le palais.

Un long murmure d'étonnement s'éleva dans la foule des courtisans. On n'avait jamais vu chose pareille.

Alfred ASSOLLANT.

(La suite au prochain numéro.)

LES PAROLES D'OR

Il n'est pas bon d'être sans but dans la vie ; si l'on reste trop longtemps seul avec d'inutiles rêveries, elles dégénèrent en divagations.

N. HAWTHORNE.

LE MOULIN DU DIABLE

(NOUVELLE.)

Ils s'en vont, ils disparaissent, les moulins à vent, dont les grêles silhouettes jalonnaient si joliment le paysage, et qui ne remuaient jamais leurs bras sans qu'on s'attendit à voir apparaître Don Quichotte.

On les voit, ces humbles monuments de l'industrie primitive de nos aïeux, replier leurs ailes comme des oiseaux fatigués, et un morne silence succède à leurs chansonnettes. Muets, mornes, déserts, ils luttent quelque temps contre les intempéries et les années ; les mousses rongent le toit et l'émettent ; les planches de la carcasse s'écartent, se disjoignent ; la lézarde devient crevasse, la crevasse se fait de plus en plus béante ; du joli moulin il ne reste qu'un noir squelette, appelé lui-même à disparaître.

Je sais cependant un moulin à vent qui a vu ses frères se coucher les uns après les autres, et qui paraît décidé à leur survivre.

Il est situé à une lieue d'Orphin, sur une colline caillouteuse et dénudée qui domine la plaine et sur laquelle végètent péniblement quelques broussailles rabougries.

Ce fut un soir d'automne que je fis sa connaissance ; il avait plu dans la journée et l'atmosphère restait chargée de vapeurs embrasées par le soleil couchant ; de gros nuages d'un gris de plomb, aux arêtes étincelantes, couraient rapides. Illuminé par un des plus chauds rayons de l'astre à son déclin, le moulin se détachait sur ce fond d'ombre ; il semblait être en feu ; ses longues antennes, dans leur rotation, rayonnaient comme des flammes ; il m'apparut avec une physionomie digne de son nom, car on l'appelle le *Moulin du Diable*.

Tous les accidents de la nature, toutes les constructions humaines dont la crédulité populaire a fait les honneurs à l'intervention diabolique, ont une histoire. Elles se ressemblent souvent un peu, souvent aussi elles sont originales ; voici celle du Moulin d'Orphin.

Il y avait autrefois, sur la colline, un autre moulin, situé à une cinquantaine de mètres de celui que nous y voyons aujourd'hui. Le meunier avait une fille et un *moulant*, c'est-à-dire un garçon meunier ; le moulant aimait la petite meunière, la petite meunière ne détestait pas le moulant.

Mais il arriva qu'un gros fermier de Marcoussis, séduit par les jolis yeux de la fillette, la demanda en mariage, et ces beaux yeux ayant pleuré à cette proposition, le bonhomme soupçonna qu'il y avait meunier sous roche, et flanqua immédiatement le sien à la porte.

Le soir, le pauvre diable traversait la forêt pour s'en retourner à Houdan, qui était son pays ; il était bien triste, et tout en marchant il poussait des soupirs à faire tourner les ailes de son moulin, s'il se fût trouvé à leur proximité. Si poignantes que fussent ses préoccupations, lorsqu'il arriva à un certain carrefour, il se souvint que ce carrefour était hanté, et il allongea le pas en frissonnant de la tête aux pieds.

Une grande ombre noire, qui débouchait en même temps que lui d'une route transversale dans le carrefour, changea cet émoi en épouvante ; mais l'ombre s'approchant, il vit un vénérable curé qui cheminait le bâton à la main, et il le salua avec respect.

Ils marchèrent côte à côte en devisant de la pluie et du beau temps ; puis ne doutant pas de l'efficacité des consolations que pouvait lui donner ce saint homme, le garçon meunier lui raconta son histoire.

— Peuh ! dit le prêtre avec un gros rire, un tel mal n'est pas sans remède, mon cher fils ; il s'agit tout simplement de devenir plus riche que le fermier de Marcoussis, et ce sera lui qu'on mettra à la porte.

— Tout simplement ! s'écria le moulant, mais vous ne savez

donc pas qu'il a plus de cinq cents moutons et, parlant par respect, plus de quarante bêtes à cornes ?

— Bien, bien ! reprit le curé ; lors, il faut bâtir un moulin à côté de celui de votre maître ; un moulin a toujours l'oreille et quelquefois le cœur des pratiques ; dès le premier jour vous lui enlèverez la moitié de ses *maunées*, et la crainte de perdre le reste le décidera à vous donner sa fille.

— A la bonne heure ! ceci est un peu mieux imaginé. Le plaisir de faire enrager le père Claudin me chatouillerait quasi autant que le bonheur d'épouser Claudine. Malheureusement un moulin coûterait au moins cinq à six mille livres : je ne possède que deux écus et, ajouta-t-il avec un nouveau soupir, nous ne sommes plus au temps où Dieu faisait des miracles.

— Pst ! s'écria le prêtre en décrivant un moulinet avec son bâton, est-ce que le diable n'en a pas toujours un dans sa poche, au service de ses amis ?

Le garçon meunier s'arrêta et, ayant considéré son compagnon avec plus d'attention, il aperçut le pied fourchu et un petit bout de queue qui retroussait la soutane.

Pour un amoureux désespéré, pour un moulin maltraité, plein de rancunes, pour un paysan cupide et ambitieux, la tentation était forte : il y céda.

Le lendemain, un beau moulin tout flambant neuf se dressait à côté de l'ancien ; en s'éveillant, le père Claudin eut la désagréable surprise de voir son ex-garçon paisiblement occupé à orienter les ailes d'un établissement qui, comme un champignon, était sorti de terre pendant la nuit.

Les choses se passèrent ainsi que le diable l'avait prédit ; la crainte de la ruine l'emporta sur le désir de voir sa fille devenir une grosse fermière : le père Claudin donna Claudine à son nouveau concurrent et l'associa à ses affaires. Les deux moulins prospérèrent ; il ne se mangeait pas, à deux lieues à la ronde, une bouchée de pain qui n'eût passé par leurs meules ; puis le bonhomme mourut en laissant au ménage son commerce pour héritage.

Le quart d'heure de Rubelais fut long à venir. Les deux époux étaient bien vieux quand il arriva.

Un beau matin, on frappa à la porte, et le meunier, qui était allé ouvrir, recula d'épouvante en reconnaissant dans son visiteur Satan en co-tumée de travail, c'est-à-dire la fourche à la main.

— Je viens te chercher, mon cher fils, lui dit celui-ci ; allons, presto, fais ton petit paquet et en route ! La construction de ta bicoque m'avait mis en goût de moulins, je viens d'en bâtir un superbe sur nos domaines ; mais il me manque un meunier capable pour le diriger et j'ai compté sur toi. Ne tremble donc pas comme cela, tu moudras des âmes au lieu de moudre du froment, et voilà tout.

Au bruit du colloque, la meunière était accourue ; elle vit son mari, dont le visage était devenu aussi pâle que son habit, et le démon. Elle devina ce qui se passait ; car le pauvre meunier, qui n'était pas sans inquiétudes, l'avait depuis longtemps initiée à son terrible secret.

En fine mouche qu'elle était, elle commença par le prendre de très-haut avec le créancier, l'accablant de reproches et accentuant même sa mercuriale de quelques injures. — On ne surprenait pas les gens de la sorte, sans avis, sans sommation préalable. — C'était là des façons de goujat et de malappris. — Si le diable avait des droits sur son mari, il n'en avait aucun sur elle, qui allait devenir la victime de ce procédé incongru. — Il y avait plus de cinquante maunées au moulin ; sans garçon, sans aide d'aucune sorte, pouvait-elle les engrener ? — Le pays allait être affamé. — En même temps, elle laissait entrevoir qu'elle était assez disposée à accompagner son époux dans son voyage, mais à la condition qu'elle aurait du moins le temps de laisser ses petites affaires en ordre, de rendre de la farine à ceux qui lui avaient confié leur grain, afin de laisser derrière elle la réputation d'une brave et honnête meunière, etc., etc.

Soit que le diable fût de bonne humeur, soit qu'il fût alléché par la perspective d'emporter deux âmes au lieu d'une seule, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'il ne trouvât pas d'autre moyen d'arrêter un flux de paroles qui couvrait le bruit du moulin, il accéda à ce que demandait la dame. Non-seulement il accorda la journée au meunier pour terminer sa besogne, mais il lui promit de l'aider et, ne s'en tenant pas aux paroles, il chargea lestement un sac sur ses épaules et le porta à l'engrenoir.

Vers le midi, la meunière vint annoncer aux travailleurs que le diable les attendait. La table était mise près de la meule, dont on surveillait ainsi le jeu sans se déranger. La meunière avait poussé la prévenance jusqu'à garnir l'escabeau destiné à Satan d'un gros sac, pour qu'il fût assis plus douillettement.

Mais au lieu de se mettre à table, la rusée commère alla se cacher dans le bluttoir, et là, munie d'une longue tige de seigle, elle commença à chatouiller l'échine du diable avec les barbes de l'épi.

Se croyant agacé par une mouche, celui-ci essaya de l'écraser par un revers de main qui eût défoncé un vaisseau à trois ponts. La mouche, c'est-à-dire l'épi de la meunière, revint à la charge, et le diable, qui trouvait le vin bon et la causerie du meunier agréable, commença de faire jouer sa queue de ci, de là, pour se délivrer de l'importune.

Il la fit jouer tant et si bien que l'extrémité de cette queue finit par être prise entre les deux meules et que son propriétaire, violemment arraché de son escabeau, commença de tourner avec ces meules à raison d'environ deux cent cinquante tours par minute. Il poussait des cris de... diable, bien entendu ; le meunier et surtout la meunière riaient à se tordre les côtes.

— Renonce à toute espèce de droits sur mon corps aussi bien que sur mon âme, cria le premier.

— J'y renonce, j'y renonce ! dit le démon en passant devant eux.

Le meunier allait arrêter le moulin, sa femme le retint :

— Un instant... s'écria-t-elle ; à tout marché il faut des épingle. Les ânes crèvent de soif dans ce moulin, je veux une belle mare, à deux pas d'ici.

— La mare est faite, murmura l'infortuné démon ; puisse-t-elle servir à te noyer, sorcière maudite !

Alors le meunier tourna la clavette ; les meules et leur prisonnier firent encore une centaine de révolutions, puis ils s'arrêtèrent. Satan dégagea sa queue toute meurtrie et s'en alla bien penaud.

Et voilà comment il y a sur le monticule caillouteux une mare dont on ne s'explique pas la présence et pourquoi le moulin d'Orphin doit survivre à tous les autres.

G. DE CHERVILLE.

CORRESPONDANCE

— M^{me} MARIE F., A MOSS.

Il ne résulte pas du tout de la mode des ceintures rondes que la taille doive se raccourcir ; jamais, au contraire, on n'a autant cherché à l'allonger qu'aujourd'hui.

— M^{me} LUCIE DE D..., A MOSCOU.

Le turban de gaze qu'on enroule autour du chapeau et qui forme brides se porte encore ; mais ce genre convient de préférence pour les coiffures de voyage et de promenade sur les plages.

— M^{me} SAINT-S..., A BORDEAUX.

Il faut toujours un dessous de soie avec la grenadine. Le genre le plus commode consiste à faire un jupon de faille, garni de volants ou de pliés de grenadine, avec une polonaise tout en grenadine et dont le corsage est

doublé de soie. On en varie le genre par la disposition et la nature des garnitures.

— M^{me} NOËMI L..., A BEAUVAIS.

La mode est si complexe, aujourd'hui, qu'on doit surtout consulter son goût et sa manière d'être pour tout ce qui concerne la toilette et la coiffure. Faites donc comme il vous plaira.

— M^{me} N. V..., A LAON.

Le nœud alsacien continue d'être porté sur les chapeaux. Le dernier genre veut qu'on emploie un large ruban, que l'on dispose en coques simples et tombantes.

REVUE DES MAGASINS

En visitant les grands magasins de la *Ville de Saint-Denis* (faubourg Saint-Denis, 91, 93 et 95), nous nous apercevons que nous n'avons pas tout dit au sujet du costume de bains de mer. Il y a, par exemple, un modèle « genre maillot » qui consiste en un pantalon à corsage et ne coûte que 5 fr. 90. L'étoffe est une sorte d'escot qu'on nomme *anacoste*, de couleur bleu marine ou noire avec galons blancs. C'est tout ce qu'il faut pour les jeunes filles et les nageuses intrépides. Inutile de revenir sur le costume de 8 fr. 90, déjà mentionné dans nos précédents articles; nous préférons indiquer un modèle très élégant et confortable, en anacoste bleue, noire, blanche, lequel se compose d'un pantalon zouave et d'une blouse demi-ajustée, garnie de quatre ou cinq galons de couleur; deux lignes de boutons ferment les devants. Notons cette particularité que le dos du vêtement est formé de cinq coutures lisérées d'un gros cordon, de couleur assortie à la garniture.

On trouve à la *Ville de Saint-Denis* deux chapeaux exclusivement établis pour bains de mer, en dehors du bonnet de toile cirée ou caoutchouc traditionnel: l'un d'eux qui coûte 2 fr. 95, est en bonne paille anglaise et garni de cachemire couleur; l'autre est un chapeau japonais, bordé et garni de cachemire de couleur, dont le prix (c'est à ne pas y croire) est de 50 centimes.

Il y a aussi plusieurs types de chaussures de bain, à 95 centimes et 3 fr. 50, qui sont avantageux et confortables.

Tous ces articles font partie du comptoir de bonneterie situé au rez-de-chaussée à la *Ville de Saint-Denis*. On remarque encore un joli choix de fichus, mantilles, bachelicks, etc., en tricot léger et vapoureux, avec franges muguet. Enfin, nous recommandons à l'attention de nos lectrices une « occasion » de bas de fil d'Ecosse en toutes couleurs unies, à 1 fr. 65, ainsi qu'un bas de soie avec flèches brodées marqué 4 fr. 90. — Les bébés trouvent également leur compte à ce rayon; il y a pour eux de petites chaussettes de coton blanc, à 45 et 95 centimes; puis des modèles très-élégants à jour et de toutes couleurs, que l'on vend 1 fr. 75 et au-dessus.

Le blanchissage est d'un prix si élevé dans les villes d'eaux, et une commande faite à la *Ville de Saint-Denis* arrive si promptement, que nous n'hésitons pas à signaler quelques articles avantageux du rayon de lingerie: c'est d'abord un jupon de madapolam, avec volant festonné, à 3 fr. 75; un jupon de percale sans apprêt, garni d'un volant surmonté d'une bande brodée, le tout bien conditionné, à 6 fr. 90. Comme parures, nous signalerons la *Parisienne*, qui se compose de bandes de nansouck plissé et relevées de dentelle torchon, valenciennes ou broderies, et dont les prix varient de 1 fr. 45 à 1 fr. 90 et 2 fr. 50; ces modèles se fauillent à l'intérieur du cou et des manches. Enfin, voici une mantille en tulle espagnol noir, garnie de volants de dentelle semblable, et qui présente une longueur de deux mètres, à 6 fr. 90.

Au comptoir de confections, nous remarquons plusieurs costumes avantageux, notamment un modèle en zéphir et dans toutes les teintes, lequel est coté 35 francs. Il se compose d'un jupon, d'une tunique et d'un paletot-corsage, le tout gracieusement orné de plissés relevés de valenciennes sur les deux bords. Voilà tout ce qu'il faut pour la campagne.

Prévenons nos lectrices que la *Ville de Saint-Denis* vient de recevoir une série hors ligne de tissus de demi-saison en écossais de tous les clans, qu'elle a marqués 4 fr. 90, en 4^m, 20 de largeur et pure laine. Comme occasion, au même comptoir, nous citerons un tissu « grain de poudre » pure laine, à 95 centimes.

— Les commandes de corsets *bains de mer* se multiplient chez M. DE PLUMENT (33, rue Vivienne); c'est à qui en voudra, car il est dit mainte-

nant qu'on n'entrera pas dans l'eau sans un secours aussi précieux. Celles de nos lectrices qui désirent ce gracieux modèle feront bien de ne pas attendre trop longtemps pour en faire la demande à la maison de Plument.

Pour répondre à diverses questions qu'on nous adresse à ce sujet, nous croyons devoir redonner ici la description du corset *bains de mer*. Ce modèle est moins grand qu'un corset ordinaire; il est composé d'une sorte de plastron-cuirasse en laine rouge et tout percé d'aiguilles métalliques; le reste du corset est formé de bandelettes rouges entre-croisées qui laissent un grand nombre de vides. Un baleinage bien compris soutient la taille et la cambre agréablement, sans gêner aucune pour les mouvements de natation. Enfin, le corset *bains de mer* se ferme au moyen d'une ceinture courroie qui croise derrière et s'agrafe devant. Il n'y a donc pas de lacet, comme on semble le supposer, et le corset est aussi vite mis qu'ôté; d'autre part, l'eau ne peut séjourner, grâce à la multiplicité des ouvertures. La somme de 25 francs que coûte le corset *bains de mer* doit être adressée à M. de Plument en même temps que la commande, soit en un bon-poste, soit en un chèque.

Nous n'insisterons pas sur les avantages hygiéniques du corset *bains de mer*, ni sur ceux qu'il présente au point de vue de la plastique. Ce sont choses dont il convient de laisser l'appréciation à nos lectrices.

SPÉCIALITÉS

On n'a point le droit d'ignorer les propriétés de l'acide salicylique, alors que cet agent révolutionne le monde médical par les cures qu'on en obtient, dit-on, dans certaines maladies (rhumatisme, goutte). Aussi engageons-nous vivement nos lectrices à lire une petite brochure signée A. Schlumberger et qui traite ce sujet d'une façon très-claire. L'opuscule coûte 1 franc et se trouve dans la maison de parfumerie salicylée de MM. A. Schlumberger et Cerckel (rue Bergère, 26).

On ne pouvait être mieux inspiré qu'en introduisant l'acide salicylique dans la composition de produits destinés à l'entretien de la peau. Rien ne lui est plus favorable que l'usage de l'eau de toilette salicylée, du savon salicylé, de la pommade salicylée. Le principe de l'acide salicylique, qui contiennent ces différents cosmétiques, est un purifiant subtil et puissant; il neutralise les miasmes et détruit les parasites imperceptibles auxquels on doit souvent ces éruptions de boutons, rougeurs, etc., qui gâtent le plus joli teint.

Les différentes compositions de la parfumerie salicylée, y compris les dentifrices (d'un concours si précieux quand on souffre des dents), se trouvent chez: MM. A. Schlumberger et Cerckel, 26, rue Bergère; Lavandier et C^{ie}, 45, boulevard Sébastopol; Pharmacie normale, 19, rue Drouot; Pharmacie générale, 54, rue de la Chaussée-d'Antin; Ouradou, 30, rue Vivienne; M^{me} de Neuville, 48, rue Neuve-des-Petits-Champs; Auguste Barbey, 10, rue de la Paix.

M. D'A.

LA MODE EN RELIEF

Sous ce titre: *La Mode en relief*, nous avons créé une publication qui réalise le difficile problème de présenter une toilette *sous toutes ses faces à la fois*. C'est une figurine coloriée qui se tient debout, porte avec soi sa description, et dont les contours soigneusement découpés offrent l'aspect réel de la personne habillée. Rien de plus utile et de plus pratique.

Nous ferons paraître chaque mois une de ces figurines dessinées par Emile Préval, un des maîtres de la mode. Celle de ce mois représente un type de costume court de ville, d'exposition ou de voyage.

Le prix de chaque figurine est, dans nos bureaux, de 2 fr. 50. Pour en recevoir un exemplaire *franco*, en France et à l'étranger, il suffira d'adresser à MM. AD. GOUBAUD ET FILS, éditeurs de *La Mode en relief* (3, rue du Quatre-Septembre, à Paris) la somme de 2 fr. 75 en un mandat postal ou en timbres-poste. Aucune expédition ne peut être faite contre remboursement. On peut s'abonner pour autant de mois qu'on le désire, en envoyant autant de fois 2 fr. 75 que l'abonnement devra compter de mois.

AD. G. ET FILS.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.